

avaient bien expliqué toutes les circonstances de l'affaire. Autant on avait pitié de la mère de Jean Beaugard et du père Beaugard qui avait gardé ses fonctions de *sacristain* et qui continuait à les remplir avec la même régularité, le visage seulement un peu plus pâle et les yeux un peu plus creusés qu'à l'ordinaire, autant on detestait, on craignait et on fuyait M. Tuloup.

De là, cet isolement, cette solitude qui étonnaient tant la vieille Rosalie et qui aiguisaient encore, s'il était possible, les remords du *vieux veuf*.

Les parents de Françoise Dugast vivaient dans la désolation, mais ils ne disaient rien qui pût chagriner leur fille ou lui rappeler les événements du 25 mai.

Ils finissaient, eux aussi, par croire avec Françoise à l'innocence de Jean Beaugard et ils tromblaient d'avoir été cause, par leurs réticences ou les ambiguïtés de leur langage, de la condamnation du jeune homme.

Quant à leur fille, elle n'avait jamais varié dans ses sentiments, ses appréciations, et l'énergie de ses déclarations.

Elle avait toujours cru, et elle croyait plus que jamais à l'innocence de son fiancé. Mille petits incidents la confirmaient dans cette pensée, et elle ne pouvait s'arracher à cette idée fixe qui la poursuivait nuit et jour : " Jean Beaugard, que j'aime, est innocent et cependant il est au bague et il y mourra, parce qu'il m'a aimée."

Frappés de son courage et de la persévérance de son amour au milieu de telles épreuves, les gens du pays ne parlaient d'elle qu'avec respect, et ils l'appelaient : *la fiancée du forçat* !

Françoise ne trouvait de consolation qu'auprès du curé de Châteaubriant qui venait souvent la voir et qui avait avec elle de très longs entretiens, au grand désespoir de M. Tuloup.

M. le Curé, qui avait reçu dès l'origine toutes les confidences de la famille Beaugard et de la jeune fille, ne pouvait pas croire, lui non plus, à la culpabilité de Jean Beaugard. Il s'était incliné devant les faits, devant l'autorité de la chose jugée, mais, au fond du cœur, il avait protesté, avec beaucoup d'autres, contre les erreurs de la justice humaine.

Il attendait le signal de la providence et l'ordre de Dieu pour faire justice.

Lui aussi, il fuyait M. Tuloup.

Dans les rues, dans les maisons, quand on lui parlait de l'attentat du 25 mai dans un sens ou dans l'autre, en faveur de l'infortuné Beaugard ou de son adversaire, il gardait un obstiné silence.

Voilà ce que savait, voilà ce que se disait M. Tuloup, plongé dans ses rêveries, et, cette nuit-là plus pâle encore et plus furieux qu'à l'habitude, il ne se coucha qu'au petit jour et ne sommeilla que quelques heures.

Quand il s'éveilla, son parti était pris.

Définitivement repoussé par Françoise Dugast qui le méprisait et l'insultait, il crut qu'il ne devait pas plus longtemps obstiner dans une vaine recherche, et il se décida à tourner ses regards d'un autre côté.

Il n'avait pas de temps à perdre, en effet, pour profiter de ses dernières années de jeunesse, se remarier et se créer un foyer, puisque son crime n'était connu que de Dieu seul et d'un forçat désormais sans défense.

Sa résolution fut soudaine et il se dirigea, dans la journée, vers la maison du juge de paix, M. Damblé, dont la fille, Marguerite, comptait déjà vingt-sept ou vingt-huit automnes et cherchait partout, au dire du public, un "*épouseux*."

En le voyant sonner à sa demeure, le juge de paix fut ravi ; il devina en un instant que la visite de M. Tuloup, dont il connaissait la fortune, était une visite intéressée et intéressante.

Or, il y avait de longues années que M. Damblé cherchait à marier sa fille, pour *mettre bonne fin*, comme il disait à sa *longue carrière de judicature*.

Il s'était adressé, à cet effet, à tous les saints du paradis.

Mais il n'avait point dédaigné de recourir aux bons offices des commères de Châteaubriant leur demandant de l'aider à mettre en ménage sa "*douce Marguerite*."

Et c'était un regret pour lui, un regret cuisant, lorsqu'il apprenait que quelque jeune homme s'était marié dans la ville sans penser à Marguerite.

Quelquefois cette pensée : *marier Marguerite* ! le poursuivait jusqu'au prétoire sur son siège de juge de paix et il lui prenait envie certains jours, pour en finir, de condamner l'un des plaideurs à épouser sa fille pour tous dommages-intérêts.

On ne pouvait lui faire plus de peine qu'en lui disant : " Eh bien, cette année, marierons-nous Marguerite ? " Mais, en revanche, comme on lui faisait plaisir, comme ses yeux brillaient, comme ses oreilles se dressaient, comme ses derniers cheveux blancs s'agitait sur son crâne dénudé, lorsqu'on venait lui dire à l'oreille : " J'ai une idée ! " ou bien : " Je connais un parti ! "

Quant à la "*douce Marguerite*," une forte brune de six pieds de haut avec une moustache naissante et même un léger commencement de favoris, accompagnés d'une houppe de poils bruns sur la pommette gauche, elle s'inquiétait fort peu de mariage, et tenait comme une matrone la queue de la poêle chez M. le juge de paix, son père.

Et quand M. Damblé lui parlait de quelque soupirent :

— Moi, s'écria-t-elle, abdiquer ma liberté entre les mains d'un homme ? non ! non ! jamais ! j'aime mieux rester vieille fille et coiffer Sainte-Catherine !

Et son père se désolait de la voir si peu répondre à ses sentiments et à ses ambitions.

Or, quand Tuloup sonna, M. Damblé se dit :

— Voilà un gendre !

Il ne se trompait pas, ou du moins, toutes les circonstances étaient pour lui.

M. Tuloup salua M. Damblé qui lui serra énergiquement la main et faillit l'appeler "*mon gendre*" par mégarde ; il rôda toute la journée autour de Marguerite, en essayant de lui faire sa cour, mais il ne voulut, le premier jour, rien avouer de ses projets.

Quelques jours après, il revint avec plus d'assurance et enfin, à la troisième visite, il s'ouvrit à M. Damblé, et lui demanda nettement la main de sa fille qui lui fut accordée avec empressement, quoique la fille elle-même n'eût pas encore été consultée.

A partir de cet instant, M. Tuloup fut considéré comme le futur époux de la "*douce Marguerite*" qui n'osait pas élever des protestations contre les désirs si vivement manifestés de son père, ni diminuer la joie que celui-ci ressentait, et bientôt la nouvelle s'en répandit dans le pays.

En apprenant cette union, Françoise Dugast sourit d'un sourire étrange. C'était pour elle un commencement de vengeance !

Mais, en même temps qu'on racontait le futur mariage de M. Tuloup avec Mlle Marguerite Damblé, on ajoutait en parlant de celle-ci :

— La malheureuse ! elle épouse celui qui devrait être à la place du forçat.

Et ces bruits, ces soupçons, mêlés de sourires et de regards équivoques, n'échappaient ni au "*vieux veuf*" ni à M. Damblé et les mettaient l'un et l'autre en fureur contre les habitants, contre M. le curé, contre les Beaugard, contre les Dugast.

— On ne les châtiara donc jamais, ces gens-là qui osent insulter les honnêtes gens, murmurait M. le juge de paix.

— Patience ! patience, répondait sourdement M. Tuloup, cela viendra !

Mais ses espérances ne devaient pas être sitôt réalisées.

Un jour, M. le curé de Châteaubriant était tranquillement assis dans sa salle à manger auprès de sa petite table ronde en bois blanc.

Le chat ronflait dans la cheminée.

M. le curé achevait tranquillement sa tasse de café, et déjà pliait sa serviette pour dire ses grâces.

Tout à coup, la vieille Sophie, sa bonne, aux cheveux blancs ébouriffés, à la mine sévère, ouvrit brusquement la porte :